

trouver son père et coofesse hautement ce qu'il avait fait.

—Misérable! cria-t-li. Pourquoi as-tu osé désobéir à mes ordres et braver ainsi mon courroux ?

—Seigneur, vous avez donné la mort au vivant. J'ai voulu rendre la paix au mort! répondit Ferrant d'un ton ferme mais respectueux.

—La paix au mort!... rugit le seigneur de Valdecoz; c'est le capuchon d'un moine qu'il te faut, et non la cotte de maille du chevalier!... Mais les choses, je le jure, ne vont pas se passer ainsi... Je t'ordonne de racrocher au gibet, le cadavre du traître.

Ferrant refusa; il savait que l'autorité paternelle a des limites, et que la loi de Dieu ne nous oblige point à des ordres injustes.

Son père le chassa du castel, en jurant qu'il ne le reverrait jamais. Le jeune seigneur quitta la demeure de ses ancêtres pour s'en aller errer par le monde. Il n'emportait avec lui qu'une pauvre fleur cueillie sur la tombe de sa mère!

Pour étouffer la voix de sa conscience l'orgueilleux tyran chercha vainement une distraction dans la guerre et la chasse: tout fut inutile!...

Le premier regret qu'éveille le remords dans l'âme criminelle, vient de l'impuissance où se trouve le coupable de défaire le mal qu'il a fait.

Un matin, plus sombre et plus taciturne encore qu'à l'ordinaire, Valdecoz le Mauvais s'en fut chasser dans une forêt épaisse. Ses valets et ses gardes attendirent longtemps son retour: jamais on ne revit le châtelain de Valdecoz.

A quelque temps de là, le bruit courut que, dans le grand silence des nuits, on entendait une voix gémir cette plainte:

“Paix aux morts!... Paix aux morts!...”